Document généré le 9 juil. 2025 22:30

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

La tentation du romanesque

La Voix de Carla d'Élise Turcotte, Montréal, VLB, 1987, 97 p., 8,95$.

Écoute, Sultane d'Anne-Marie Alonzo, Montréal, l'Hexagone, 1987, 132 p., 11,95$.

Effets personnels suivi de *Douze jours dans une nuit*, Montréal, l'Hexagone, 1987,47 p., 9,95$.

Richard Giguère

Numéro 47, automne 1987

URI : https://id.erudit.org/iderudit/39251ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Giguère, R. (1987). Compte rendu de [La tentation du romanesque / *La Voix de Carla d'Élise Turcotte*, Montréal, VLB, 1987, 97 p., 8,95$. / *Écoute, Sultane* d'Anne-Marie Alonzo, Montréal, l'Hexagone, 1987, 132 p., 11,95$. / *Effets personnels* suivi de *Douze jours dans une nuit*, Montréal, l'Hexagone, 1987,47 p., 9,95$.] *Lettres québécoises*, (47), 37–39.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

par Richard Giguère

LA TENTATION DU ROMANESQUE

La Voix de Carla d'Élise Turcotte, Montréal, VLB, 1987, 97 p., 8,95$.

Écoute, Sultane d'Anne-Marie Alonzo, Montréal, l'Hexagone, 1987, 132 p., 11,95$.

Effets personnels suivi de **Douze jours dans une nuit,** Montréal, l'Hexagone, 1987, 47 p., 9,95$.

La tentation est grande pour nombre de poètes, depuis quelques années, de succomber à la tentation du romanesque. Ou, sinon, de succomber, du moins de se laisser séduire par les temps, les lieux, les personnages, les événements, les poses, «les bruits et les accessoires» du romanesque. Depuis deux ou trois ans en particulier, on ne compte plus le nombre d'auteurs et de titres qui flirtent avec le romanesque (au double sens du mot: «Qui contient ou qui forme des idées, des images, des rêveries dignes des romans» et: «Qui a les caractères littéraires du roman»). J'ai dit auteurs, hommes et femmes, mais il faudrait insister plus particulièrement sur les auteures. Il est significatif qu'un numéro d'*Estuaire* de la fin de l'année 1985 consacré à *la Séduction du romanesque* (n° 37) compte, sur les sept articles de son dossier thématique, cinq écrits par des femmes: Louise Cotnoir, Denise Desautels, Carole Massé, Madeleine Ouellette-Michalska, Élise Turcotte. Et on pourrait ajouter à cette liste Anne-Marie Alonzo, Claudine Bertrand, Louise Desjardins (voir *Les Verbes seuls,* 1985), Louise Dupré (lire le magnifique *Chambres,* paru à l'automne 1986) et bien d'autres encore. Je me suis fié en partie à l'intuition et en partie à l'expérience et j'ai retenu pour ma chronique des titres de la première moitié de l'année 1987 qui me semblaient évocateurs et prometteurs du point de vue du travail du romanesque: *La Voix de Carla* d'Élise Turcotte, *Écoute, Sultane* d'Anne-Marie Alonzo et *Effets personnels* de Pierre Morency.

L'anecdote et le romanesque

J'admets que je ne pouvais guère me tromper dans le cas d'Élise Turcotte. D'une part j'ai déjà lu ses recueils précédents et commenté en particulier *La Catastrophe,* le numéro de la *NBJ* (Auteur/e, 167) écrit en collaboration avec Louise Desjardins en 1985 et, d'autre part, je viens de relire «Le Roman et la Voix de Carla», son court article d'*Estuaire* qui était à l'époque une réflexion sur le manuscrit en préparation. Les deux textes discutent ouvertement de la théorie et de la pratique du romanesque. *La Catastrophe* a comme sujet le naufrage du Titanic et le sauvetage d'Alice qui se rend à New York pour rejoindre son amant. Autour de cette mince histoire, ou de ce que les auteures appellent leur «roman», se tisse un dialogue entre les deux narratrices: qu'est-ce qu'une histoire? comment fonctionne un roman? de quelle façon le commencer et le terminer? etc. L'article-réflexion d'*Estuaire* est encore plus précis: «L'histoire ne prendra pas. Il n'y a pas d'histoire mais des cartographies, sismologies, géographies. Et ce qui fait battre les coeurs. Voilà pourquoi je m'attache aussi facilement que difficilement aux récits. Voilà pourquoi je reste aux bords de l'anecdote, comme aux bords du sens, de la pensée». Et un peu plus loin: «Curiosité pour les accessoires, les rumeurs, les tableaux de ce qui peut toujours se lire comme un roman, mais aussi comme abstractions. Cela vient et tient dans une tension du langage. La mémoire kaléidoscopique. Le grain de l'histoire protéiforme. [...] l'activité plurielle du texte».

Voilà qui définit très bien *La Voix de Carla,* ce beau livre composé en Garamond, orné d'une superbe couverture-photo de Raymonde April, une autre réussite de VLB éditeur (sauf pour le format, à mon avis, est un peu trop grand: quand se

Élise Turcotte

Photo: Kèro

Anne-Marie Alonzo

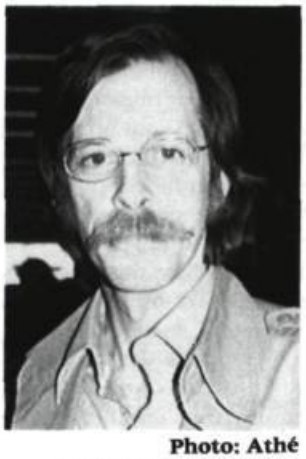

Photo: Athé

Pierre Morency

décidera-t-on en poésie à remplir au moins la moitié des pages de texte?). Le livre est composé de cinq parties bien délimitées: «Bruits et accessoires», une sorte de présentation synthétique de l'ensemble; «Mardi, 1er octobre 1985», une suite de vingt et un textes précédés d'une épigraphe d'Hector Bianciotti; puis «La Répétition», une pause de quatre pages au milieu du livre; ensuite «Le Cahier des descriptions», l'autre série importante du livre, bien structurée, introduite par une citation de Louise Desjardins; enfin «Voix de Carla» qui donne son titre au livre, quinze textes précédés encore d'une épigraphe d'Hector Bianciotti. Je ne peux résister à la tentation de citer les deux textes de la première série, textes qui donnent une excellente idée du ton et de la manière de *la Voix de Carla:*

Le foulard. Le bracelet avec les mots dans la serrure.
L'écaille dans la voix.

La maison, le regard cassé de Carla sur le monde.

Des machines. Des modèles réduits.

La fin probable et celle qui se cache sous d'autres noms.

Le travail. Les galaxies. L'impertinence. (p. 9)

Le texte est ramassé, les images bien frappées, et surtout quelle chute! (Ce texte est peut-être d'ailleurs une évocation-combinaison-interprétation de certains éléments de la photo de la page couverture: «Personnages du Lac Bleu»). Mais n'allez pas me demander pourquoi l'auteure a choisi précisément ces trois substantifs: «Le travail. Les galaxies. L'impertinence». Je ne saurais l'expliquer logiquement. Tout ce que je sais, c'est qu'ils vont parfaitement *ensemble* — comme tous les mots de cette page — et que seule la poésie peut combiner-allier-perturber-associer ces trois mots!

D'ailleurs lisons la page suivante de *la Voix de Carla:*

Le craquement du paysage. Alors, une image qui n'est pas appelée. On est ici, là: après la fureur, mais avant le futur.

Simplement comme on rêve parfois aux battements, au signal de départ, à la tragédie.

À peine une voix de chanteuse à la radio.

À peine Carla, les figures, le récit. (p. 10)

Nous avons ici le texte-synthèse du livre, et même un seul vers (encore la chute) qui ramasse une centaine de pages en quelques mots: «À peine Carla, les figures, le récit». Le roman de Carla, «la scène, le spectacle et le corps pris de vertige», les cheveux, les bras et les mains de Carla, ses «baisers mouillés», «le siècle murmurant son nom», un récit, des paroles, une diction particulière.

Les autres suites du livre sont à l'image de celle-ci: un sens de l'image et de l'organisation des images déjà très sûr, des chutes presque toujours impeccables, une facilité d'écrire (semble-t-il) qui étonne et qui fait peur en même temps (les pièges de la facilité sont impossibles à éviter quelquefois), un sens aussi du dramatique et du romanesque. Oui, surtout cela: cette façon d'allier l'intime, les objets du quotidien et... un petit quelque chose de plus qui fait basculer le texte dans un autre registre. Pourtant, même si la qualité des textes se maintient en général, certains passages sont répétitifs, le rythme ternaire est sur-exploité, l'ensemble brille d'un éclat trop uni, trop semblable. Il manque à ce livre de la variété, du volume, plus de couleurs et des contrastes. Nous entendons ici des bribes de la voix de Carla, des fragments qui nous donnent le goût d'en lire beaucoup plus. La tentation du romanesque ne fait pas de doute. Mais pour vraiment mesurer et sentir l'amplitude, l'intensité, l'épaisseur et la complexité de la voix de Carla, il faudrait monter le volume, doubler au moins la longueur des textes et le nombre de pages, en somme laisser *parler* cette voix. Élise Turcotte est mûre pour plonger dans le roman(esque).

La fiction comme journal à rebours

Anne-Marie Alonzo n'a pas besoin de plonger dans le romanesque, elle y est. Elle nage en pleine «fiction». C'est ainsi qu'elle nomme elle-même ses livres depuis ses premiers titres parus aux Éditions des Femmes, à Paris, en 1979 *(Geste)* et en 1982 *(Veille). Écoute, Sultane* est la troisième «fiction» d'une trilogie commencée avec *Droite et de profil* (*Les Lèvres urbaines*, 1984) et poursuivie avec *Bleus de mine* (le Noroît, prix Émile-Nelligan 1985). On pourrait dire sans trop exagérer que le troisième titre est une reprise et un élargissement du deuxième et que le premier est une sorte d'ébauche de l'ensemble. C'est en même temps la plus ambitieuse et peut-être la plus accessible des «fictions» publiées par l'auteure.

Écoute, Sultane rappelle donc, à bien des points de vue, *Bleus de mine*. Celui-ci évoquait déjà l'enfance à Alexandrie (le leitmotiv «parle-moi du Nil»), le passage en «pays nouveau» (le Québec), la rencontre amoureuse avec l'autre, l'impossible retour au pays natal, la condition des femmes arabes, etc. Celui-là reprend ces thèmes, mais en mettant de l'ordre dans cette matière très touffue. Il y a d'une part le récit autobiographique (ce sont les pages plus aérées, à double interligne dans le livre): l'enfance égyptienne avec la mère, le père et le frère cadet; le rapport avec la bonne et «la fille-de-bonne»; l'école allemande; le départ pour le Canada à douze ans, la traversée de l'Atlantique et le voyage en train d'Halifax à Montréal. Et, d'autre part (ce sont les pages à simple interligne), il y a la lettre d'amour à la femme aimée, l'état de la relation amoureuse, le rituel de l'amour, la sensualité, le corps et l'écriture. (Il faut ajouter que dans les deux cas, — les pages à interlignes simples ou doubles, — le choix du papier, des caractères et surtout la mise en pages sont particulièrement ratés; heureusement que la photo de la couverture et la quatrième de couverture sont mieux réussies). L'auteure-narratrice parle elle-même d'un «cahier» (on pense au *Cahier d'un retour au pays natal* de Césaire) ou d'un «journal à rebours». Étant donné le contenu, le ton et même le titre de *Écoute, Sultane*, les aspects journal-récit-lettre-dialogue se rapprochent le plus peut-être du journal poétique. Mais qu'importe le genre finalement! Ce qui compte, c'est cette prose d'abord difficile, même rébarbative, puis qui s'impose petit à petit au fil des pages et qu'on finit même par oublier dans la deuxième partie du livre.

Comme pour *Bleus de mine*, l'écriture a des tics et des manières qui agacent dès le départ. Les allitérations, les jeux de mots faciles et surtout la manie de l'inversion étaient particulièrement remarquables dans *Bleus de mine*. Ici, il faut s'habituer à une langue orale (comme chez les enfants?) volontairement coupée, brisée, hachurée dans certains cas: souvent sans pronoms personnels, sans articles définis ni mots de coordination. La narratrice a aussi comme manie de relier des mots, beaucoup de mots (trois, quatre, cinq et même six ou sept), par des traits d'union. Cela donne quelques trouvailles du genre «père-et-mère» et «mère-invisible-père» pour parler de ses parents, ou «la-fille-de-bonne-et-moi» pour souligner les liens affectifs étroits unissant deux enfants. Mais cela produit aussi des pléonasmes comme «la mère gardant l'oeil-et-regard attentifs» ou des rapprochements pour le moins bizarres comme «cette terre sous-ce-deuil-éclaté» ou «chambre de soeur un lit seul-haut l'armoire luxueuse». Lentement, péniblement même, on parvient à oublier ces tics; le livre (ou le lecteur) se laisse apprivoiser et la deuxième partie, «Sous regard turquoise»,

particulièrement les vingt-cinq dernières pages valent à elles seules la peine de lire cette «fiction». Le discours adressé à la Sultane (voir le leitmotiv «Écoute, Sultane») mérite même la relecture. Anne-Marie Alonzo, prix Émile-Nelligan 1985, prouve avec ce dernier titre qu'elle est sur le point de nous livrer ses meilleures «fictions».

De belles retrouvailles

Après avoir lancé une demi-douzaine de recueils de poèmes de 1967 à 1978, Pierre Morency nous donna des séries radiophoniques mémorables comme «les Grands Aliments» ou «Bestiaire de l'été», mais il cessa de publier des livres. Un silence poétique qui dura presque dix ans, de 1978 à 1986. Qu'on songe un instant que c'est pendant cette même période que des auteures comme Anne-Marie Alonzo et Élise Turcotte publièrent *tous* leurs livres. C'est tout dire.

C'est dire à quel point *Effets personnels* suivi de *Douze jours dans une nuit* (d'abord publié à tirage limité, avec trois dessins originaux de Roland Giguère, Québec, Le Tourne-Pierre, 1986) renoue avec une poésie qui se situe loin des préoccupations des dix dernières années en poésie québécoise. Mais quelle poésie! J'entreprends la lecture du liminaire d'*Effets personnels* et, plus loin, de poèmes comme «Qui est cet homme?», «En canot», «Un fleuve de toujours», «Elle pleut», «Poème en forme de tête», et me voilà accroché. Il est difficile en effet de mettre de côté ce petit livre, car on y retrouve non seulement la thématique de Morency (la grande nature, la création littéraire, la vie et la mort, l'amour, les enfants), mais un ton, une manière, une dynamique, un rythme du poème qui n'appartiennent qu'à lui. Et aussi cette superbe maîtrise de la prose poétique. À bien y penser, il n'est pas surprenant que Roland Giguère ait signé les trois dessins qui illustrent l'édition originale du recueil (et qui ne sont malheureusement pas repris dans l'édition de l'Hexagone). L'univers des deux poètes se rejoint à plus d'une occasion, et particulièrement dans la suite *Douze jours dans une nuit* qui met en scène l'opposition jour et nuit, lumière et noirceur, jour et écriture, etc. Aux amateurs de poésie... presque d'une autre époque, je recommande le Pierre Morency d'*Effets personnels*. Quelles belles retrouvailles! □

éditions d'acadie

Sur les pas de la mer
contes et nouvelles
Christiane St-Pierre
1986, 88 p., 8,95$
ISBN 2-7600-0137-7
PRIX FRANCE-ACADIE 1986

Le Chemin des Huit-Maisons
(roman)
de l'auteure de **Anne d'Acadie**
Jeanne Ducluzeau
1987, 359 p., 15,95$
ISBN 2-7600-0140-7

Pour n'importe qui (poésie)
Rachel Saulnier
illustrations de David Silverberg
1987, 72 p., 24,95$
ISBN 2-7600-0117-2

éditions d'acadie

C.P. 885
MONCTON, N.-B.
E1C 8N8
(506) 854-3490

PROLOGUE
DISTRIBUE NOS LIVRES
AU QUÉBEC